



## Comment ça s'écrit

# Sôseki, autant en emportent les yens

Par MATHIEU LINDON



**R**afales d'automne aurait tout aussi bien pu s'intituler, à la Zola, «l'Argent» ou «Contre l'argent», mais ç'aurait été des titres bien peu conformes à la littérature japonaise, du moins telle qu'on la perçoit en France. Ce serait nier la délicatesse qui s'insinue jusque dans la brutalité des textes nippons. Natsume Sôseki (1867-1916), l'auteur, entre autres, de *Je suis un chat* et le *Pauvre Cœur des hommes*, s'attaque aux riches dans ce roman de 1908, à ceux qui veulent le devenir, à ceux qui les respectent même quand l'argent est la principale qualité de ceux qui le possèdent. Deux étudiants sont amis quoique leur intégration dans l'existence soit tout à fait différente. Celui qui a du mal ne comprend pas «la sensibilité si rudimentaire» de l'autre. Un ancien professeur conserve à ses yeux un prestige considérable. Non parce qu'il a été son disciple mais parce qu'il ne l'a pas été. Le pauvre étudiant a contribué, lorsqu'il n'était qu'un enfant, à l'humiliation de ce professeur. Il a été utilisé parce que ce professeur n'était pas un homme d'argent et que les puissances d'argent ont voulu éloigner les enfants d'un enseignant si peu admiratif de leur réussite. «*Shirai Dôya était un homme de lettres*» est la première phrase du roman et elle porte en elle l'exclusion durable de l'ancien professeur. Lequel voit bien les difficultés qu'il a dans l'univers capitaliste mais ne les considère pas comme une tare. «*Quand on se sent prêt à faire preuve de compassion et que l'autre s'enferme dans une armure de calme, la scène ne peut pas se jouer.*» L'ironie souffle d'autant plus sur ces *Rafales d'automne* qu'il ne suffit pas de se croire supérieur pour l'être, que

l'élève n'est pas toujours à la hauteur de son professeur.  
«*Le vent souffle. D'où peut-il venir ? [...] Le vent vient. Il se glisse à travers la palissade, s'insinue sous la galerie extérieure. Les feuilles menacées tombent. Elles tombent sans répit. Avant même qu'on n'ait le temps de comprendre le danger, elles ont quitté les branches. Quand la lune les éclaire, les branches sont si dénudées qu'il ne subsiste que l'ossature, on pourrait les compter.*» Plus tard dans le roman : «*Dôya se dressait sur l'estrade comme un prophète. Le vent d'automne fit trembler les maisons, avant de s'échapper.*» Quel mauvais vent amène les hommes (les femmes ne sont guère flattées dans le texte) dans la situation où ils sont, dans ce monde où «*le détachement est un expédient*», quel bon vent les en chasse ? «*La vocation de Dôya était de faire bouger par ses seules forces cette société qui avait besoin d'être transformée.*» Ne serait-ce que d'un pas, la tâche est rude. Rien ne dit qu'il en sera capable, et a fortiori son ancien élève tourmenté par la mauvaise conscience, comme si, enfant, il s'était trompé de camp, il avait été manipulé pour combattre ce à quoi il aspire. «*La société qui transforme la solitude en maladie accable de ses cris le malade en train d'agoniser. Non contente de me rendre malade, la société cherche à m'achever, moi qui suis déjà à moitié mort ! Le jeune homme était bien obligé de maudire la société.*» Comment être ironique quand c'est l'organisation de la société qui l'est ? «*Voilà qui peut être considéré comme une situation poignante, proche de la torture.*» «*Takayanagi, qui s'approchait peut-être de cette consolation de se sentir encore vivant, était un individu dégouté d'être encore en vie.*» Comment passer «*outré cette contradiction*» ? A

quelles valeurs s'accrocher ?  
«*La société est un champ de bataille. La société civilisée est un champ de bataille où l'on ne voit pas le sang couler. [...] Rester les bras croisés dans un monde soi-disant en paix tout en vouant un culte à la réussite*

*est le signe d'un manque total de valeur humaine [...].*» Lorsque Dôya a enfin la parole, il ne l'envoie pas dire. «*Le vent faisait trembler les vitres.*»

*Rafales d'automne* est constitué pour une part importante de conversations polies, comme s'il fallait qu'une légèreté permanente englobe la violence des sujets traités, comme si c'était la seule manière de les aborder sans que leur cruauté ne détourne le lecteur. Takayanagi est invité au mariage de son ami et le couple insiste pour qu'il vienne à la réception, se doutant qu'il n'en a guère envie. «*Tout endroit qui permettait à la fortune, au pouvoir, aux privilèges de montrer leur arrogance était un territoire ennemi, et Takayanagi considérait l'arche qui l'enserrait comme le symbole même de l'hostilité.*» L'air de rien, *Rafales d'automne* est un reportage dans ces régions hostiles. «*Certes, réussir un doctorat était le couronnement d'années d'efforts, mais ce titre qui s'obtenait grâce à un savoir faire de haut niveau ne différait pas tant que ça de la récompense octroyée aux riches qui se retrouvent promus au cinquième grade grâce aux dons qu'ils ont faits pour subventionner la construction de vaisseaux de guerre.*» Quand le monde entier ou presque est «*territoire ennemi*», comment trouver des alliés ?

**NATSUME SÔSEKI**  
**Rafales d'automne**

Traduit du japonais par Elisabeth Suetsugu.  
Philippe Picquier, 212 pp., 18 €.

**«Non contente de me rendre malade, la société cherche à m'achever, moi qui suis déjà à moitié mort ! Le jeune homme était bien obligé de maudire la société.»**